

TÉLÉRAMA

12 octobre 2016

“Le Suicidé” : Jean Bellorini réveille la comédie piquante de Nicolai Erdman
Par Emmanuelle Bouchez

Ressuscitée par le Berliner Ensemble, le directeur du théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis s’empare de cette pièce du dramaturge russe, interdite en URSS dès 1932.



Le suicidé de Nicolai Erdman mise en scène par Jean Bellorini avec la troupe du Berliner Ensemble. © Guillaume Chapeleau

C’est un projet hors norme, qui part de Berlin, arrive à Saint-Denis et cligne de l’œil à l’Union soviétique des années 1930... grâce à un dramaturge-météore ayant connu très jeune le succès et la censure brutale. Nicolai Erdman (1902-1970), soutenu par Meyerhold, le metteur en scène dramaturge, et Stanislavski, célèbre professeur d’art dramatique, n’aura pu écrire que deux pièces avant d’être réduit au silence et au travail alimentaire par Staline. A voir *Le Suicidé*, interdit en 1932 et ressuscité par la troupe du Berliner Ensemble en février dernier à Berlin, on comprend pourquoi. Dans un appartement communautaire, Semion, chômeur, vit de bouts de ficelle avec sa femme et sa belle-mère, quand l’idée du suicide le traverse. Tous ses voisins – commerçant, écrivain ou prostituée – fondent alors sur lui pour attribuer à son geste « une raison idéologique »... De cet art du trafic sur fond de misère de masse, le brillant écrivain a tiré une comédie savoureuse et iconoclaste... dont Claus Peymann, l’actuel capitaine du Berliner (merveilleuse troupe fondée par Brecht en 1949), a confié la mise en scène à Jean Bellorini, directeur du théâtre Gérard-Philippe, à Saint-Denis.

Peu de metteurs en scène étrangers, Bob Wilson excepté (1), ont eu cette chance. Il semble que la manière musicale et sensible dont Bellorini fabrique d’habitude son théâtre (davantage dans *Liliom* que dans son dernier *Karamazov*) ait charmé ces acteurs berlinois capables de monter en puissance en un temps record. Tout en allemand, bien sûr ! Mais la langue (surtitrée) ne doit pas faire peur, tant le plaisir est grand à suivre cette comédie au rythme de cavalcade. Les acteurs sont fortiches, l’accordéon et la batterie les stimulent, la pantomime les habite. S’ils forment un sacré chorus capable de tableaux d’anthologie (la scène du banquet en hommage au futur mort), le « soliste » Georgios Tsivanoglou dans le rôle de Semion impressionne. Incarnant d’habitude plutôt le grotesque Guildenstern que le prince Hamlet, il révèle ici un corps grassouillet d’une sublime

plasticité dans son pantalon large et ses grosses baskets. Jovial et triste, bon enfant et mesquin tout à la fois. Magnifiquement clownesque face à Serafima, sa belle-mère pot-de-colle interprétée par Carmen Maja Antoni.



© Guillaume Chapeleau

(I) Dont on reverra à Paris, du 25 au 31 octobre, au Théâtre des Champs-Élysées, L'Opéra de quat' sous.